

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— — —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

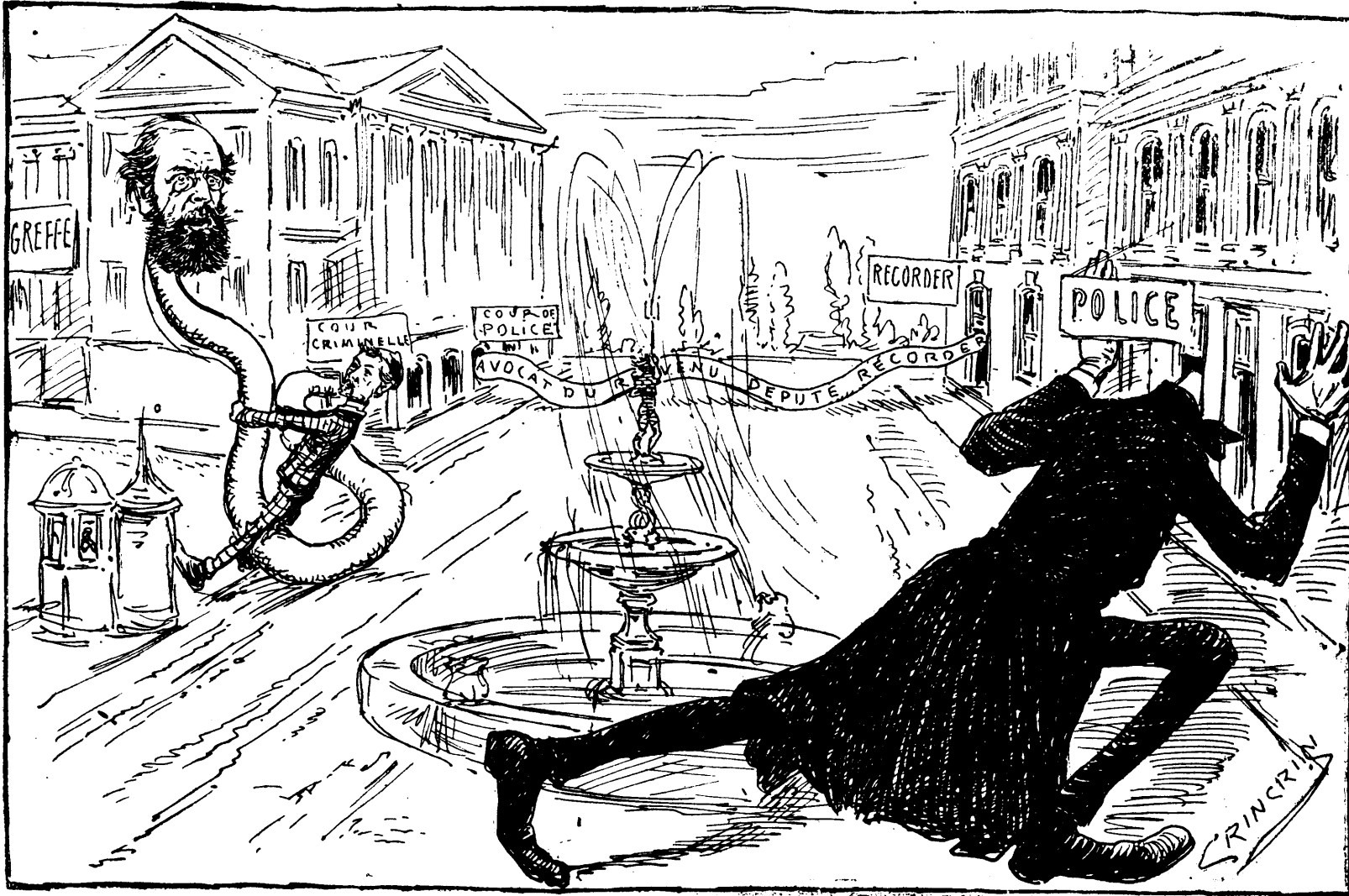
LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 9 JUILLET 1887

No 42



UN COU QUI MANQUE SON COUP

DUHAMEL.—Tu en as eu assez, Nazaire, tu n'iras pas plus loin ! Le greffe, je me le réserve.

La perle Albion

L'heure approche même d'une politique qui admettra le principe de l'exploitation du globe entier par les races d'Europe, et le monde est assez grand pour que chacune s'y fasse sa part. Mais l'Anglais est éternellement le moissonneur de la dernière heure qui vient récolter là où d'autres ont semé. Il intervient partout, et partout avec un égoïsme brutal et féroce. Admirable citoyen s'il sait se dévouer pour sa patrie, il ne sait pas respecter la patrie d'autrui. L'histoire d'Angleterre, depuis un siècle, compte des pages heureuses, des traits d'habileté incontestable, des exemples d'héroïsme ; on y chercherait vainement un acte de générosité. L'orgueil britannique a su peut-être tenir tête aux forts, encore que John Bull ait filé doux devant frère Jonathan, ce frère cadet qui a trop grandi au goût de son aîné ! Mais c'est surtout vis-à-vis des faibles que l'Angleterre ne recule jamais.

Car, à cette heure-là, on se demandera qu'on ne pense, où, de l'ancienne Europe qui n'existe presque plus, naîtra une Europe nouvelle, que dominera la grande idée qu'il y a une morale politique. J'entrevois déjà quelque chose de cet avenir dans la politique de la Russie. Nul doute que M. de Bismarck, dont la conduite perfide vis-à-vis de l'Autriche se voit pour tous, semblable à la lueur de la lanterne sourde que ne cache pas assez sous son manteau l'homme qui prépare un mauvais coup, nul doute que M. de Bismarck n'ait offert au czar la liberté d'agir en Bulgarie, et le czar n'a pas voulu de cette liberté, s'en gardant une autre. Je crois à l'heure où l'Europe réconciliée, après une guerre dernière ou même sans elle, par la simple force du droit et des volontés populaires, aura le temps de regarder le reste du monde. Et cette heure-là sera terrible pour l'Angleterre, qui fait tout pour la retarder et qui souhaite les guerres du continent comme les corbeaux désirent la bataille !

pourquoi l'Espagne, qui a reconduit jusqu'à Algésiras les envahisseurs musulmans, doit tolérer les envahisseurs anglo-saxons dans l'inhospitalière et menaçante forteresse de Gibraltar ? Pourquoi Malte la catholique, qui a lutté deux siècles pour la Foi et pour la liberté de la Méditerranée, appartient à des marchands-schismatiques ? On trouvera que les beaux vers où lord Byron a chanté la liberté des îles de la mer de Grèce sont une raison tout à fait insuffisante pour expliquer l'annexion de Chypre à la couronne d'Albion. On estimera à bon droit que l'indépendance de l'Égypte est une nécessité internationale. L'Allemagne, avec surprise, s'apercevra que ses vaisseaux de la Baltique doivent passer sous le canon britannique d'Helgoland... Et pas un peuple de l'Europe ne restera muet dans cette revendication légitime de ses conquêtes d'autrefois, que lui arracha l'Angleterre, lambeau par lambeau, à toutes les heures tristes et malheureuses de son histoire !

Les Anglais, ce sont les Carthaginois. Ils ont été grands, ils le sont encore dans l'industrie, le commerce et les armes. Je les admire à Lucknow : il ne me coûte pas de les admirer aussi à Waterloo. Wellington, qui voulait mourir sur ses pièces, vaut Cambronne qui est tombé dans le dernier carré de la garde. Mais un sublime instinct, que je trouve au cœur populaire de nos matelots, nous dit que, pour gouverner le monde comme ils le prétendent, et pour régenter les mers comme ils l'essayeront, ils adorent un dieu trop vieux. Pour les mêmes raisons, Carthage a péri. Les Romains apportaient au monde un droit supérieur à la loi de Moloch. Et c'est Moloch qu'adorent les Anglais, la force égoïste, l'âpre avidité, l'idole aux cent bras et aux cent bouches, insatiable, inaccessible à la pitié, sourde à la justice méconnaissant le monde nouveau, Moloch Dévorateur, à qui on immolait les faibles, les vaincus et jusqu'aux petits enfants !

NESTOR.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 9 JUILLET 1887



L'HOMME DE LA PROVIDENCE.

La Providence est dans son cabinet de travail. Elle est assise dans un fauteuil devant une table chargée de papiers. Elle paraît plongée dans une méditation profonde. Elle songe probablement aux nombreuses affaires qu'elle a sur les bras depuis six mois. Elle vient de rédiger quelques instructions aux saisons de 1887 qui ont été très dérangées depuis le commencement de l'année. Elle a cacheté une lettre contenant des commandes de tremblements de terre, d'inondations et de divers fléaux pour éprouver les mortels. Son petit commis, le Hasard, est chargé de l'exécution des petits détails.

Un coup de sonnette à la porte annonce l'arrivée d'un visiteur.

Le Hasard ouvre la porte et informe la Providence que son homme, M. Mercier, désire avoir une entrevue avec elle.

—C'est bien, faites entrer, dit-elle, en lisant la carte que le Hasard lui a présentée.

HONORE MERCIER,

L'homme de la Providence.

Sur un signe de la maîtresse de céans, le premier ministre de Québec prit un siège, et exhiba ses certificats.

La Providence mit ses lunettes et examina les papiers avec une attention concentrée. Son front se plissa et un sourire d'incrédulité retroussa les coins de sa bouche.

—Comme ça, monsieur Mercier, vous êtes mon "homme," pour la province de Québec ! Vous êtes revêtu d'une charge très importante. Avez-vous songé sérieusement à la responsabilité que vous assumiez ?

—Certainement, madame. C'est un personnage haut placé qui m'a fait obtenir les certificats que vous tenez. C'est le G. V. Trudel.

—Ah ! ah ! c'est le G. V. Il n'en fait jamais d'autres. Il se mêle un peu trop de mes affaires. Il faudra que j'y mette ordre. Dans tous les cas, puisque vous avez été bombardé mon "homme," je vais vous donner une chance pour une année. Qu'avez-vous à me demander aujourd'hui ?

—D'abord, madame, vous savez qu'il n'y a plus de lieutenant-gouverneur dans ma province. Il m'en faudra un selon mon cœur.

—La résignation de M. Masson me cause de sérieux embarras. Il y a quatre ou cinq personnes que je pourrais suggérer, mais je sais d'avance qu'elles n'accepteront pas la position. Chapeau, Langevin, Caron, Lacoste, n'aiment pas les déménagements, pas plus que les juges Angers et Mathieu. Il y aurait peut-être moyen de surmonter la difficulté en nommant un Anglais. On leur a bien donné une chance pour la mairie de

Montréal, et je ne vois pas pourquoi on ne leur laisserait pas la lieutenance pour au moins un terme.

—De fait, moi, je m'arrangerais mieux avec un Anglais qu'avec un Canadien. Les Canadiens, voyez-vous, aiment trop à se fourrer le nez dans les affaires des autres.

—Je vais jongler sur cette question et dans deux ou trois semaines, vous aurez ma réponse. J'ai beaucoup de tracas pendant les vacances. Les ministres d'Ottawa ont la manie de voyager ; les uns vont passer le temps des chaleurs dans le golfe, et les autres se rendent dans les vieux pays. Il faut absolument que je les surveille de près, afin qu'il ne leur arrive aucun accident. Quant à vous, "mon homme," vous aimez beaucoup à trotter. Vous allez emprunter \$3,500,000. Il me semble que vous n'avez pas besoin de vous déplacer pour cela. Vous avez déjà fait un voyage à New-York et vous avez maintenant envie de traverser l'océan. Vous avez M. Shehyn, votre trésorier, qui doit se charger de cette affaire-là. Laissez-le agir à sa façon. Il doit être capable de faire l'emprunt lui-même. Je n'aime pas les voyages en Europe ; c'est si coûteux et si dangereux. Qui est-ce qui vous empêche d'avoir un agent honnête à Londres ou à Paris, pour vous y trouver l'argent ? Je vous conseillerais de rester chez vous. Rappelez-vous de votre ami Joly. Qu'a-t-il gagné à faire le voyage de Londres dans l'affaire Letellier ? Il n'a réussi qu'à gâter sa cause. Canadiens, restez chez vous autant que vous pourrez, vous n'avez rien à gagner de l'autre côté. Ces voyages coûtent énormément cher et c'est la province qui en paie la façon.

—J'espère, madame, que vous allez me donner bientôt vos instructions relativement à la loi des asiles. La question est très délicate, et je crains beaucoup d'avoir des difficultés avec le G. V. Trudel.

—C'est justement là où je vous attends. Je n'aimerais pas pour tout l'or du monde voir embêter "l'homme de la Providence" par des individus qui ne sont pas en bonne odeur à Rome. Je vous dirai franchement, "mon homme," que cette loi des asiles peut être cause que je serai obligée de vous congédier. Vous avez un rôle important à remplir dans notre pays et avant une année vos compatriotes auront à vous juger sur vos actes. Songez que pendant la dernière session vous n'étiez pas à mon service et que je ne pouvais pas vous diriger. Aujourd'hui que vous êtes "mon homme," montrez-vous digne de ma confiance. A la prochaine réunion du Parlement de Québec, j'espère bien que vous allez présenter tous les bills que vous avez rentrés. Ce sera alors le *tu autem*. Vous parlez beaucoup de conférences entre les provinces pour régler leurs rapports avec le gouvernement d'Ottawa. A quoi tout cela va-t-il aboutir ? Si les provinces se fourrent dans des guêpiers, est-ce au gouvernement fédéral de les en tirer ? Si chacune d'elles demande des *better terms*, le trésor du pays ne pourrait y suffire. Croyez-moi, "mon homme," avec votre conférence projetée vous allez faire de la bouillie pour les chats. Ne perdez pas votre temps à chercher midi à quatorze heures. Occupez-vous à quelque chose d'utile à la province de Québec et vous aurez la chance de passer encore quelque temps à Québec. Vous êtes mal parti, bien mal parti. Songez à quelque chose de sérieux, afin d'être digne d'être mon employé. Au revoir, monsieur, il faut que je parte immédiatement pour la France, où les choses commencent à se gâter. J'ai un mot à dire au général Boulanger.

LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA.

Baptiste.—Je viens de lire l'*Etendard* de mardi dernier, comment ça se fait-il que ce journal n'est pas comme les autres. Son premier article ne parle que d'un bazar à Biddeford.

Ladébauche.—Ce bazar devait être bien extraordinaire. Je suppose qu'il a été organisé par un ami du grand vicaire.

Baptiste.—Oui, parce que l'*Etendard* dit que les profits ont été de onze mille cent cinquante. Après ça le journal a trois colonnes

sur le même bazar. C'est terrible de voir les compliments qu'il fait au curé de Biddeford.

Ladébauche.—Ah ! je comprends maintenant toutes ces belles paroles. Ne vois-tu pas, mon fils, que le G. V. en apprenant que le curé de Biddeford avait fait \$11,100 a résolu immédiatement de lui tirer une carotte. Il faut de toute nécessité que le G. V. se fasse payer sa dime. En voyant cet article dans l'*Etendard* le public intelligent a compris que la carotte était mûre.

Baptiste.—Poupa, peux-tu me dire la dimension de la carotte que le G. V. tirera à Biddeford.

Ladébauche.—Le calcul est facile. Etant donné le nombre de lignes d'éditorial publiées dans l'*Etendard*, on les divise par la circonférence de la carotte. Il est probable que dans ce cas la carotte sera d'environ \$300.

Baptiste.—Ces \$300 ça se paie-t-il tout d'un coup ?

Ladébauche.—Non, mon fils, c'est payable par billets payables à long terme.

Baptiste.—Peux-tu me dire, poupa, quelle est la plus grosse de toutes les carottes du G. V. ?

Ladébauche.—Certainement, mon fils, c'est celle qui a été tirée il n'y a pas bien longtemps dans le jardin de M. Vinet. Cette carotte est colossale. Elle donne \$800 par année de rente alimentaire au G. V. pour le restant de ses jours.

Baptiste.—Mon Dieu, qu'il doit être heureux le G. V. avec toutes ces belles carottes !

COUPS D'ARCHET

Quels sont les charretiers les plus vertueux de Montréal. Ce sont ceux du bureau de santé parce qu'ils mènent des vies d'anges.

Chez un marchand d'oiseaux. Une vieille fille.—Ce perroquet est-il à vendre ?

Le marchand.—Oui, madame. —Peut-il parler ? —Non ; mais il comprend tout ce qu'on lui dit.

Sur un vapeur. —Qu'est-ce que vous lisez là ? —C'est un livre très utile pour ceux qui ne savent pas nager.

—Comment ça ? —Si vous tombez à l'eau tout ce que vous avez à faire c'est d'ouvrir le livre à la page 79 et d'y lire les instructions. Alors vous serez sauvé.

Encore un écho de la dernière St-Jean Baptiste.

La fête avait un caractère tellement castor que la rédaction du menu du banquet s'en est sentie.

Pour faire de l'esprit, on avait désigné le jambon comme jambon national.

Jambon national ! Ça nous a fait rêver. Ce jambon a dû être évidemment enlevé au cochon national que Sénecal voulait faire peser en sa présence avant de l'acheter.

Un poète lisant un journal : On vient de placer une tablette commémorative sur la muraille de la maison où a vécu Shakespeare.

Un ami.—Il arrive fréquemment que l'on indique comme cela au public l'endroit où un grand poète a vécu.

Le poète avec un soupir : J'espère que quelqu'un en fera autant pour moi lorsque je serai mort.

L'ami.—Je n'en doute pas.

Le poète.—Le pensez-vous réellement ? L'ami.—En effet je le crois.

Le poète.—Et quelle inscription pensez-vous que l'on mettra sur la tablette.

L'ami.—Chambre à louer.

UN SOPORIFIQUE NOUVEAU.

Un monsieur sommeillait dans un fauteuil dans la salle de lecture de l'hôtel Jacques-Cartier, en tenant l'*Etendard* à la main.

Un pensionnaire qui voulait s'emparer du journal nous ignorons dans quel but, enleva délicatement la feuille convoité des mains du dormeur. Celui-ci, cependant se réveilla en retenant le journal.

—Je vous demande pardon, fit-il d'un ton fâché, mais je garde ce papier.

—Oui, je le sais, mais vous étiez endormi.

—Oui, mais je n'avais pas encore fini mon somme. Du moment que je me réveillerai vous pourrez avoir la gazette.

Cette année il n'y a pas beaucoup de changements dans les engins de pêche ; à l'exception du *flask* qui a un peu plus de corps et un col un peu plus raccourci.

Le doyen des typographes de Montréal est employé à la *Minerve* depuis quarante-cinq ans. Il se rappelle d'avoir vu un essuie-main propre dans un atelier pendant la première année de son apprentissage.

Un écho de Washington dit que le président des Etats-Unis a adressé le 4 juillet un message à Lord Lansdowne lui disant que la question des pêcheries tombait dans l'insignifiance à côté du bon marché prodigieux chez le Vrai Brazeau No 47 rue St Laurent. La concurrence sort de ses gonds lorsqu'elle apprend que chez Brazeau on achète toutes les cigaretttes importées pour 10 cts le paquet lorsqu'on les vend 15 cts ailleurs. Il en est de même des cigares importés. Les cigares domestiques sont toujours à moitié prix.

LE SIGNALEMENT

Oscar Lagogué s'arrêta subitement de manger.

—Voilà quelque chose de bien étrange ! murmura-t-il.

Il cessa de tremper des mouillettes de pain dans la tasse de chocolat placée devant lui, et, prenant dans ses mains le journal qu'un instant auparavant il parcourait d'un œil distrait, il relut pour la seconde fois le passage qui l'avait si vivement frappé.

C'était la fin d'un article très long donnant force détails sur le crime de la rue Brisemiché, un épouvantable assassinat qui, depuis quinze jours, mettait en émoi la capitale et dont on recherchait vainement l'auteur. Cet article se terminait ainsi : "Le parquet de la Seine offre une prime de dix mille francs à la personne qui arrêtera ou fera arrêter l'assassin de la rue Brisemiché. Rappelons, à ce propos, à nos lecteurs que cet individu est signalé, comme il suit : trente-cinq ans environ, taille moyenne, cheveux bruns, barbe brune taillée en pointe, teint mat, vêtu d'un pardessus de drap foncé, coiffé d'un chapeau de soie haute-forme ; porte autour du cou un foulard de soie à raies bleues et rouges."

—Voilà qui est bizarre, fit Lagogué : ce signalement est absolument le mien. J'ai trente-cinq ans, la taille moyenne, les cheveux bruns, la barbe en pointe, le teint mat, et, pardessus le marché, je porte un paletot de drap foncé, un chapeau tuyau, et j'ai l'habitude de me mettre autour du cou un foulard qui est, comme celui de l'assassin, en soie rayée de bleu et de rouge. Bizarre coïncidence !

Il but d'un trait sa tasse de chocolat et commença à faire sa toilette.

Il avait presque oublié déjà ce qu'il venait de lire lorsque, en se coiffant, il vit son image reflétée dans le miroir accroché au montant de la fenêtre.

—Il n'y a pas à dire, fit-il en souriant ; je ressemble à cet assassin comme deux gouttes d'eau. Il serait drôle que quelque pauvre diable, alléché par la prime de dix mille francs et croyant avoir la main heureuse, me fit arrêter ! Ce serait très drôle, vraiment !

Une idée qui, en ce moment, lui traversa l'esprit calma un peu sa gaieté.

—Si, par hasard, cela arrivait, pourrais-je fournir un alibi en indiquant ce que j'ai fait le jour du crime ? A quoi, diable, ai-je employé mon temps il y a quinze jours ? Ma foi, je n'en sais absolument rien. Mais je suis par trop naïf de m'inquiéter de pareilles choses !

Il était habillé, prêt à sortir, pour faire comme tous les jours une promenade qui lui donnerait de l'appétit pour son second déjeuner.

Au moment de prendre son paletot accroché à un porte-manteau, il se ravisa, courut à sa commode et sortit d'un tiroir un pardessus d'été en drap noisette très clair qu'il enfila aussitôt.

—Tout est possible, fit-il comme pour s'excuser. Il vaut mieux attrapper un rhume que s'exposer à des ennuis.

Et, bien qu'on fût en décembre et qu'il fût un froid excessif, il n'enroula pas autour de son cou, ainsi qu'il en avait l'habitude, son foulard de soie aux raies rouges et bleues.

Dans la rue, il lui sembla que les passants le regardaient d'un drôle d'air. Il en fut surpris désagréablement. Un monsieur qui, lorsqu'il gèle à pierre fendre, se promène vêtu d'un beau pardessus en drap noisette, ne devrait pourtant pas s'étonner qu'on se retourne pour le contempler. Lagogué, ne pensa pas un seul instant à l'excentricité de la mise ; ce maudit signalement qu'il avait lu dans le journal vint hanter son cerveau comme une obsession.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il entra chez un coiffeur.

—La barbe ? Les cheveux ? Un coup de fer ? interrogea l'artiste capillaire.

—La barbe, répondit timidement Legogué ; rasez-moi la barbe. Vous me laisserez seulement les favoris.

Il s'assit dans un fauteuil ; et pendant toute l'opération il crut remarquer que le garçon coiffeur le dévisageait bien curieusement.

—Il me prend pour l'assassin, c'est clair ! se dit Oscar.

Pour payer sa barbe, il mit la main dans le gousset de son gilet ; il en retira trois ou quatre louis que, dans son trouble, il laissa maladroitement tomber à terre.

—Je me perds décidément, pensa-t-il ; cet or que je sème va confirmer les soupçons de cet homme.

Alors, gauchement, il fouilla dans toutes ses poches, finit par trouver quelque menue monnaie, solda sa dépense et quitta la boutique du perruquier. A quelques pas de là, il se retourna ; le coiffeur, sur le seuil de sa porte, le regardait s'éloigner, hochant la tête.

Instinctivement Lagogué pressa le pas et prit la première rue de traverse qu'il rencontra.

—Si je rentrais chez moi, se dit-il, je mettrais fin à cette promenade qui n'a rien d'amusant avec tous ces imbéciles qui me dévisagent et le froid qu'il fait. Oui, mais je n'y pensais pas ; ma concierge a sans doute lu, elle aussi, ce damné signalement. Elle remarquera que j'ai fait raser ma barbe, que j'ai changé ma physionomie ; elle aura des soupçons, me dénoncera peut-être ! Qui sait ? Pour gagner dix mille francs :

—Il décida qu'il rentrerait chez lui seulement à la nuit close.

Il marchait, baissant la tête, songeant amèrement à l'affreuse journée qu'il allait ainsi passer, lorsqu'il sentit une main s'abattre sur son épaule. Inquiet, il se retourna.

—Je ne me trompais pas, fit un voix : c'est cet excellent Lagogué !

Oscar respira. C'était un ami qui le reconnaissait et l'abordait de cette façon.

—Tu vas bien ? Tiens, tu as donc tué quelqu'un ? continua l'ami en riant.

—Moi ? Pourquoi dis tu cela ? balbutia Lagogué.

—Il me semble que tu portais toute ta barbe encore hier soir.

—Ah ! oui, oui. Je vais te dire : c'est par genre : j'ai résolu de ne plus porter que les favoris.

—Et c'est par genre aussi que tu mets un pardessus d'été par dix degrés de froid ?

—Oui, par genre, t'as raison, par genre, fit Lagogué en s'efforçant de rire. C'est par genre, tu as deviné juste.

L'ami regardait Oscar, très étonné, se demandant certainement si le malheureux n'était pas devenu fou. Après avoir échangé avec lui quelques phrases banales, il le quitta.

Lagogué était de plus en plus contrarié ; il se jurait bien, s'il parvenait à rallier son domicile sans encombre, de ne plus mettre les pieds dehors tant que l'assassin dont il se croyait le sosie ne serait pas arrêté.

Il cherchait à gagner un quartier bien désert où il espérait pouvoir s'isoler jusqu'au soir, lorsque des cris perçants vinrent frapper son oreille. Il écouta ; dans le lointain une voix qui se rapprochait peu à peu criait : Arrêtez-le ! arrêtez-le !

Eperdu, terrifié, Lagogué se précipita dans une boutique ; c'était celle d'un cafetier. Le patron s'avança.

—Monsieur, sauvez-moi ! Je vous en prie cachez-moi ! suppliait Lagogué dont les dents claquaient.

—Qu'avez-vous donc ? fit le cafetier. Ce sont des accidents qui arrivent tous les jours à Paris.

A ce moment passait à fond de train dans la rue un cheval emballé, cahotant sur les pavés un fiacre dans lequel une vieille dame affolée poussait des soupirs désespérés.

—Ah ! c'était un cheval emporté ? fit Oscar en se laissant tomber sur une banquette. Moi qui croyais ! Quelle peur !

L'établissement dans lequel il s'était réfugié était un de ces petits cafés de faubourg qui restent déserts pendant la journée et où se réunissent seulement le soir quelques habitués qui y font, avant l'heure du coucher, une partie de piquet ou de dominos.

Heureux de se sentir entre quatre murs, il se remit peu à peu de ses émotions, il s'installa près du poêle, se réchauffa. Puis, n'osant pas rentrer à son domicile avant le temps qu'il s'était fixé et ne voulant pas s'exposer à d'autres aventures, il prit le parti de déjeuner là. Après son repas, il passa le temps à faire d'interminables parties de cartes avec le patron, tout heureux d'avoir chez lui un client inespéré.

Vers les six heures, quand il fit bien sombre, il rejoignit sa demeure.

—Eh bien ! Monsieur, vous savez la nouvelle ? lui demanda sa concierge l'arrêtant au passage.

—Non, quelle nouvelle ? reprit-il en relevant le collet de son pardessus pour cacher



LE DÉPUTÉ EN VACANCES

L'électeur.—La différence qu'il y a entre vous et nous, M. Casgrain, c'est que vous parlez sans travailler et nous travaillons sans parler.

—L'assassin de la rue Brisemiche a été arrêté ce matin. Il paraît qu'il n'a pas plus de vingt ans ; c'est un grand gaillard qui a les cheveux rouges. Z.

ALLEGORICO-TYPO-GRAVURE

Après la carotte du G. V. et le pis-tolet du P. V. Tardivel

nous présentons aujourd'hui la seringue du docteur E. de Los Jardinos. Cette seringue brevetée a la vertu de tirer les carottes et elle est celle que le G. V. préfère après l'Extracteur Frontenac. Le docteur E. de Los Jardinos opère dans les jardins des presbytères et des laïques riches en Canada pour le profit de l'Etendard pendant que Frontenac opère parmi les Canadiens des États-Unis. Ce docteur est habile et rusé. Il a donné son avis que sous ses soins l'Etendard était devenu relativement viabli-ble !

LA SERINGUE DES JARDINS

VARIETES

A la correctionnelle :

Le président.—Accusé, vous êtes convaincu du vol d'une superbe montre, je dirai même un chronomètre. Que pouvez-vous objecter ?

L'accusé.—Eh bien ! mon président, j'ai eu un bon mouvement, voilà !!!

LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE

Le numéro de juillet de cette importante publication contiendra un grand roman à sensation *Le Secret de Daniel*, par Jules de Gastyne, publié à Paris par *Le Petit Journal* et qui a obtenu un succès tel que la circulation de ce journal s'est élevée à 800,000 copies. Ce numéro sera double et contiendra la matière de plus de deux gros volumes ordinaires.

En outre, cette œuvre magnifique sera illustrée d'une dizaine de splendides gravures, par des artistes éminents.

Le volume complet sera vendu au prix exceptionnel de 15 cents.

L'abonnement à la *Bibliothèque Française* est de \$1.50 par an, payable d'avance. Les nouveaux abonnés peuvent avoir les six premiers volumes publiés depuis janvier 1887.

On demande des agents dans toutes les localités du pays.

S'adresser pour tous renseignements à la société des publications françaises, 32 rue Saint Gabriel, Montréal.

La Peinture Caoutchouc de A. A. Wilson & Cie est aussi innocente que le jour où elle est née dans le cerveau de son inventeur.

Deux avocats sont en présence : l'érudit et le plus laid et le plus bête de tous les hommes.

Le président (selon l'usage).—Avocat, vous vous oubliez !

Guibollard raconte, au Ramolli-Club, qu'il vient de perdre un oncle pour lequel il avait une vive affection.

—Ce qui me console un peu, dit-il, c'est qu'il ne s'est pas vu mourir.

—Ah ! il avait perdu connaissance.

—Non, il était aveugle depuis dix ans.

MM. A. A. WILSON & CIE, Montréal.

C'est mon devoir de certifier que votre Liniment, connu aujourd'hui sous le nom de "*Huile d'Argent*," est un remède d'une efficacité extraordinaire.

Mon fils, qui souffrait d'un rhumatisme, s'en est servi, et en quelques applications il a réussi à se guérir parfaitement.

Je suis heureux si, par la publication de ce témoignage, vous réussissiez à introduire ce remède extraordinaire dans toutes les familles.

G. G. GAUCHER.

De la maison Gaucher & Telmosse.

Montréal, 25 mars 1887.

—Guibollard explique à sa femme le mécanisme du téléphone.

—Savez-vous, Zénobie, comment fonctionne cet ingénieux instrument ?

—Pas du tout, mon ami.

—Eh ! rien n'est plus simple ; on saisit l'appareil d'une main, puis on parle de l'autre.

En police correctionnelle, affaire de tapage nocturne et voies de fait.

Le président.—Prévenu, vous feriez mieux d'avouer au tribunal que vous aviez laissé votre raison au fond du verre.

—Cela n'est pas possible, mon président... je vide mon verre trop consciencieusement.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

On parlait d'une aimable comédienne, dont la maigreur ferait rêver Pharaon.

—Elle a beaucoup d'intelligence, dit quelqu'un, et surtout une remarquable présence d'esprit.

—Oui, mais une telle absence de corps !

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

L'HOTEL CANADIEN OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.

25 juin—2m

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon. jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.



NE LISEZ PAS CECI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25
Toute autre nuance pale - - - 2.00
Vert à persiennes - - - - 4.00
par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons, nous remettrons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

Nous avons réduit

— LES —

Etoffes à Robes

Pour 10 c., 12 c. et 15 c.

— VOUS AVEZ —

UN BEAU CHOIX

— CHEZ —

MATHIEU & GAGNON

NO. 1505

RUE NOTRE-DAME

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA MAISON-BLEUE

Voici l'histoire, telle que mon oncle Jean que nous venons de perdre, me l'a si souvent racontée :

—Tu sais, me disait-il que mes affaires m'appelaient toujours aux quatre coins de France. J'avais remarqué, dans un de mes voyages, près d'une petite gare perdue aux environs de Dijon, et qu'on appelle Blaisy-Bas, une maisonnette d'aspect assez bizarre, et de couleur plus bizarre encore.

Elle était bleue, d'un bleu pâle, encore pâli par les pluies et par les neiges, et qui, peu à peu, avait fini par se fondre dans la grisaille du toit et des persiennes.

La première fois que je la remarquai, il y a bien quarante ans de cela, c'était à un arrêt du train express. Dans le petit jardin de devant, une fillette jouait à la poupée, une enfant de dix ans environ toute blonde et rose, avec une fraîche petite robe de printemps, un ruban bleu dans les cheveux, jolie, jolie ! Je n'étais pas content, ce matin-là ; les affaires n'avaient pas marché, et je rentrais à Paris, triste, préoccupé. Cette vision rapide, dans de jardinet, me reposa. Était-ce la belle journée, le charme de cette petite fille, et ce beau paysage que j'avais sous les yeux ? Je me disais : "Doit-on être heureux de vivre ici ! Pas de chagrin, pas d'ennuis !" et j'enviais la fillette, son insouciance et sa gaieté d'enfant.

Mais le train se remettait en marche ; au même instant d'ailleurs une des fenêtres de la maison s'était ouverte :

—Laurine ! avait crié une voix.

Et la petite fille était rentrée. Laurine ! ce nom me parut joli, et, une heure après, dans le désœuvrement de la route, j'y pensais encore, et je revoyais l'enfant, la poupée, le jardin, la Maison-Bleue. Puis tout cela se brouilla, s'effaça et se perdit dans ma tête, d'autant plus que de longtemps je n'eus pas affaire de ce côté-là. Une dizaine d'années se passèrent, puis, un beau jour, je repartis pour Marseille, et, au retour ; mes vieux souvenirs m'étant revenus, je pris l'express du soir pour passer à Blaisy-Bas dans la matinée. Elle était toujours là, la Maison-Bleue, d'un bleu fané, à présent, et, autant qu'il me sembla, un peu moins soignée, moins bien entretenue. Mais dans le jardin, une grande jeune fille était assise, toute blonde, un ruban rose dans les cheveux. C'était Laurine ; je la reconnus tout de suite ; près d'elle, un beau jeune homme très prévenant, très empressé, son fiancé sans doute, et autour d'eux, ce même calme souriant, cette paix du cœur.

J'étais positivement tout heureux, tout ému moi-même, et quand de nouveau, le train s'ébranla ; je me mis à la portière, et, agitant la main, saluant de la tête !

—Au revoir, mademoiselle Laurine ! m'écriai-je.

La jeune fille me regarda, tout étonnée ; puis le jeune homme. Ils partirent d'un éclat de rire, et je les vis, toujours à ma portière, qui me saluaient aussi, qui agitaient leurs mouchoirs. J'étais ravi !

Des années encore, puis des années se passèrent. J'étais presque toujours sur la ligne de Marseille, mais pressé, affairé ; à chaque voyage, j'étais forcé, pour gagner une heure ou deux, de prendre le rapide qui passe la nuit, sans s'arrêter, devant Blaisy-Bas. Un jour, enfin moins pressé, je repris l'express du soir, celui qui s'arrête le matin à Blaisy-Bas. Combien d'années s'étaient passées depuis la petite scène du jardin, le jour où j'avais vu Laurine avec son fiancé ? Douze ans, quinze peut-être ; je ne savais plus.

Quand le train, cette fois, s'arrêta devant la petite gare, il n'y avait dans le jardin, qu'un petit garçon tout ébouriffé qui jouait avec un gros

chien, étendue sur l'herbe. Est-ce que je ne verrais pas Laurine. J'en étais déjà tout triste, quand le petit garçon se mit à crier :

—Maman ! maman, le chemin de fer !

Alors une dame sortit de la maison. C'était elle, évidemment ! un peu grosse, moins blonde, mais, tout de suite, néanmoins je la reconnus, et, en la regardant, tout attendri, discrètement, je portai la main à mon chapeau. Elle répondit à mon salut, un peu surprise. Elle était bien toujours la même, aimable et simple comme sa propre vie. En repartant, pour marquer encore mon passage d'un petit souvenir, je jetai à l'enfant, dans le jardin, une orange qui courut sur le gazon, poursuivie par le gros chien.

Ce fut alors l'époque la plus aventureuse de ma vie. C'est peu de temps après que je fis mon grand voyage de Turquie, si mouvementé, si plein de péripéties, qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, il me semble parler d'un rêve. C'est là-bas, tu le sais, qui j'ai fait naufrage dans la mer Noire. Tu dois imaginer, si avec l'existence que je menais alors, j'avais plus jamais pensé à Blaisy-Bas, ni à la Maison-Bleue. En bien ! sur ce navire qui sombrait, à cette heure sinistre où je n'étais séparé de la mort que par une planche, c'est encore ce souvenir qui me traversa la pensée, net et précis, comme au premier jour. Je me disais : "Mon pauvre Jean, voilà qui t'apprendra à courir le monde ; si tu avais voulu vivre tranquille, toi aussi, comme ton amie Laurine, dans quelque Maison-Bleue, sous le soleil de Bourgogne, ces choses-là ne t'arriveraient pas !"

J'en réchappai cependant. Au bout de quinze ou vingt ans, à mon âge vois-tu, on perd les dates exactes, je rentrai en France, et, après quelques jours passés à Marseille, je pris, pour la dernière fois, par exemple, le train de Paris. Je n'ai jamais été bien ambitieux, et le peu d'argent que je rapportais suffisait à mes vieux jours ; c'était donc mon dernier voyage, la fin de toutes mes aventures.

A onze heures du matin, nous arrivâmes à Blaisy-Bas. Peux-tu me croire ? mon cœur battait à se rompre, et je l'avoue, je n'étais pas aussi ému, quelques heures après, en retrouvant ma propre famille.

Près de la gare, la Maison-Bleue se profilait toujours au soleil. Le train venait de s'arrêter juste en face, et je voyais, dans le jardin, sous le tonnelle, entourée d'enfants, de petits enfants, une femme âgée, pas encore tout à fait une vieille sous ces bandeaux argentés, avec son long bonnet.

C'était Laurine ! Personne ne l'aurait reconnue, mais moi ! Pas une minute, je ne m'y trompais, et, dans un éclair, je la revis tout enfant, jouant à la poupée, puis jeune fille, toujours différente et se ressemblant toujours !

J'éprouvais, cette fois, comme un amer regret de m'éloigner. Je songeais que je ne repasserais plus par ici, et je voulais m'arrêter un peu, parler au moins une fois à cette vieille amie de quarante ans que je ne connaissais pas. Le hasard me servit à souhait : un léger accident était survenu à la machine ; on nous prévint que nous en avions pour une heure, au moins, à attendre. Cela me décida.

Je m'avançai, presque en tremblant, vers la grille. Je te dis, jamais je n'ai été aussi ému. Je n'étais pas un timide, cependant, et je venais d'en voir de rudes en Turquie ! Enfin ! je sonnai. Le jardinier vint m'ouvrir ; je lui dis que je voulais parler à la dame âgée, là-bas, sous la tonnelle. Il me fit entrer, alla prévenir la dame et elle arriva.

La minute d'après, Laurine était près de moi et je ne savais plus que lui dire. C'est elle qui rompit le silence :

—Qu'est-ce qui me vaut, monsieur, l'honneur de votre visite ?

Timidement, je demandai :

—Vous ne me reconnaissez pas ?

—Mais, non, monsieur

—Ah ! bien moi, je vous reconnais bien, allez ! Pensez donc ! Il y a si longtemps que je vous connais ! Je vous ai vu tout enfant jouer à la poupée dans ce jardin ; je suis le monsieur, vous savez bien, qui vous ai dit bonjour dans la portière, quand vous étiez fiancée, et puis, un peu plus tard, bien plus tard, qui ai jeté l'orange au petit.

La bonne dame me regardait tout effarée : elle avait d'abord reculé de quelques pas, me prenant sans doute pour un fou, puis, rassurée ensuite par ma bonne figure de vieux, elle m'avait répondu tout doucement :

—Vous faites certainement erreur, monsieur, il y a tout au plus un an que ma famille et moi nous sommes installés à la Maison-Bleue.

Je restai saisi :

—Vous... n'êtes... pas... Lau... ri... ne ?

—Laurine ? Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur ; nous n'avons ici personne de ce nom-là !

Il me semblait que je rêvais. Comme elle allait s'éloigner :

Pardonnez-moi, madame, lui dis-je. Encore une question. Qui dont habitait ici avant vous ?

—Avant nous ? Un vieux monsieur, garçon Il y est resté dix ans.

En saluant cérémonieusement, elle me reconduisit jusqu'à la grille, et la referma. Je me trouvai tout ahuri, dans les petites ruelles de Blaisy-Bas, le cœur serré comme après un malheur. Je voulais savoir pourtant, m'informer. Bien sûr, il y avait là quelque incroyable malentendu, un hasard étrange.

Je questionnai le chef de gare. Il ne savait rien, étant nouveau dans le pays, mais il m'adressa à un vieux bonhomme, le plus ancien du village, qui demeurait justement près de la gare, en face de la Maison-Bleue.

Il ressembla ses souvenirs :

—Laurine, voyons, Laurine. Je ne me souviens pas.

Mais la dame que j'ai vue là m'écriai-je, dans le jardin, il y a une quinzaine d'années, un peu forte, les cheveux blonds châains, avec un petit enfant et un gros chien.

—Ah ! fit-il, avec un gros chien, attendez donc, avec un gros chien. Mais oui, c'était la femme du contrôleur, une Mâconnaise, Mme Gilamet. Mais elle ne s'appelait pas Laurine. Je m'en souviens bien, j'étais tout le temps chez eux. Elle s'appelait Françoise.

J'étais anéanti.

—Mais, voyons, monsieur, rappelez-vous bien. Et plus loin encore, une dizaine d'années auparavant, une jeune, blonde, aussi, grande, avec un ruban bleu dans les cheveux qui était là, avec un jeune homme brun, son fiancé probablement.

Le vieux cherchait, cherchait. A la fin, il appela sa femme, petite vieille aux yeux vifs, à l'allure dégourdie, qui semblait avoir bonne mémoire. On la mit au courant.

—Hé ! c'est Mlle Stéphanie, la fille de l'entrepreneur, une grande fille, avec un ruban. Certainement que c'était elle ! Elle a épousé un marchand de Dijon, la pauvre ! et ils se sont séparés. Elle est là-haut, à Somberton, chez ses parents, bien malheureuse.

Je sentais ma tête s'en aller. Et l'heure pressait, et le train allait partir :

—Mais Laurine ! Je l'ai vue, pourtant, toute petite, j'ai entendu son nom. Il me semble que je la vois encore, jouant à la poupée dans le jardin.

—Hé ! monsieur, fit encore la vieille, il fallait donc le dire tout de suite. Vous parlez d'une femme, et puis d'une jeune fille, une petite fille, à la bonne heure ! Oui, oui, je me rappelle. On a encore toute sa tête, fit-elle avec orgueil. Laurine, c'est bien cela ; mais comme il y a longtemps, mon bon monsieur, vous parlez au moins de quarante ans ! Une petite blondinette, la fille du pharmacien. C'étaient des parents à nous. Nous l'avons perdue ! hélas ! comme elle finissait ses dix ans, la pauvre petite, en telle année, au mois de mai !

A dix ans, en telle année, au mois de mai ! Juste l'année, juste le mois où pour la première fois, j'avais remarqué la Maison-Bleue, quelques jours à peine après mon passage. Et moi qui, durant plus de quarante ans, l'avais suivie dans la vie !

A cet endroit de son récit, toujours mon oncle Jean devenait tout triste. Il passait, à deux ou trois reprises, la main sur son front, et lentement, il me disait :

—Vois-tu, mon garçon, elle n'a l'air de rien, mon histoire. C'est pourtant là toute l'existence ! Pour vivre heureux avec nos chimères, il ne faut pas trop ouvrir les yeux, ni trop descendre au fond des choses !

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 20 Juillet 1887

— SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET Première Série - - - \$1.00 Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE RELIEUR No. 17, RUE SAINTE - THERESE Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Boîte 880 B.P.